



HAL
open science

Humain

Thierry Hoquet

► **To cite this version:**

Thierry Hoquet. Humain. Clélia Zernik; Justin Jaricot. Abécédaire de la beauté, éditions B42, pp.77-82, 2022, 978-2-490077-73-1. hal-04460672

HAL Id: hal-04460672

<https://hal.science/hal-04460672>

Submitted on 15 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

H comme Humain

Thierry Hoquet
Université Paris Nanterre
Professeur de philosophie

Résumé : Qu'est-ce qui fait la beauté d'un humain ? Existe-t-il des canons universels de la beauté ou sommes-nous soumis à une diversité insurmontable de préférences individuelles ? La séduction qu'exerce la beauté cache-t-elle une attraction sexuelle, câblée en nous par la sélection naturelle ?

Mots clefs : Beauté. Vénus. Séduction. Sélection sexuelle.

Comment expliquer l'attrait, la séduction exercée par la Vénus de Milo ? D'elle, on peut peut-être dire ce qu'Aristenet disait de son amie : *Induitur, formosa est ; exuitur, ipsa forma est*. Que vêtue, elle est belle mais que nue, c'est la beauté même¹. Beauté classique, idéale, désintéressée : modelée selon les règles invariables de la beauté, incarnation des canons de la sculpture antique, répètent les hellénistes. Beauté, « ce qui plaît universellement sans concept », ânonnent les sectateurs de Kant. Pourtant, un visiteur observait récemment l'impressionnant galbe des seins de marbre, renforcé encore par l'absence des bras, de même que la courbe des hanches soulignée par le drapé maintenu dans un invraisemblable et précaire équilibre... et concluait que tout en cette Vénus était fait pour ne pas laisser les voyeurs insensibles. Ce visiteur, William Marx, observait, déçu : « Tu te croyais au Louvre et te retrouves au Moulin-Rouge. »² Qu'eût-il dit, au Musée archéologique de Naples, devant l'agoucheuse Vénus callipyge contemplant son fessier ? L'impression érotique de ces scènes est soulignée par ces mots de Prosper Mérimée dans sa *Vénus d'Ille* : « rien de plus suave, de plus voluptueux que ses contours ». Ainsi, persisterait au cœur de nos musées, au lieu même de notre expérience de la beauté, une étonnante obsession sexuelle. Notre appréciation esthétique du corps humain ne pourrait jamais être objective. Elle servirait toujours, le plus souvent à notre insu, d'intenses et obscures satisfactions sexuelles.

Comme le notait Erasmus Darwin, le grand-père du naturaliste, un temple ou un vase grecs peuvent nous donner une image du sublime, mais dès lors qu'un objet porte quelque ressemblance avec la forme de la poitrine des femmes, alors nous ressentons immédiatement un délicieux sentiment de plaisir : « *we feel a glow of delight* »³. Quel est le nous qui peut s'exprimer ainsi ?

¹ Cité par Gilles Ménage, *Menagiana ou les Bons mots et remarques critiques, historiques, morales et d'érudition*, nouvelle édition, Paris, Delaulne, 1729, t. 2, p. 177.

² William Marx, *Un savoir gai*, Paris, Minuit, 2018, p. 57.

³ Erasmus Darwin, *Zoonomia*, Dublin, Dugdale, 1800, t. I, p. 174.

Finalement, la philosophie de Schopenhauer n'est peut-être pas si loin : lui qui, dans sa *Métaphysique de l'amour*, assignait comme but final à toutes les intrigues amoureuses, de déterminer la composition de la génération suivante. Derrière tout ce que nous trouvons beau, se tiendrait tapi, peut-être, un lancinant désir de copulation, mais aussi une soif de procréation, une obscure idée de l'enfant à venir — faisant du même coup un mystère de tous les accouplements non reproducteurs.

Derrière toutes nos préférences esthétiques, il y aurait quelque chose comme l'intérêt de l'espèce. Une telle métaphysique tend à se laisser interpréter dans un langage adaptationniste, qui nous laisse sans voix concernant toutes les attractions qui ne peuvent avoir l'engendrement pour but. Désirant qui ne peut nous donner d'enfant, nous ne ferions que détourner ou pirater une mécanique réglée par la sélection naturelle en vue de la reproduction. Pour la psychologie évolutionniste actuelle, nos jugements de beauté seraient liés à la perception d'indices ancestraux, ayant favorisé la survie de notre espèce. Derrière l'idée des canons inflexibles de la beauté, transparait l'idée que tous les êtres humains doivent partager une commune appréciation esthétique de la beauté humaine, qui serait in fine assise sur l'intérêt de notre espèce. Certes, nul ne saurait nier que les peuples diffèrent par leur caractère ou leur tempérament ; mais ils se ressembleraient beaucoup par le physique et ressembleraient en tout cas nécessairement autour de l'idée physique de beauté. Comme si l'on disputait à l'infini des goûts et des couleurs mais que l'appréciation d'un bel humain était un point d'accord au-delà de toute contestation. Précisons, on pourrait aimer quelqu'un pour de mauvaises raisons, mais admettre malgré cela que la beauté se situe sur un autre plan. Descartes enfant aima jadis une fille de son âge, qui louchait ; jamais pourtant il ne la trouva belle⁴. C'est pourquoi Stendhal peut noter : « Un beau jeune paysan des environs de Copenhague, et un jeune Napolitain également renommé pour sa beauté, diffèrent moins par leurs formes que par leurs passions et leurs caractères. Il est donc plus aisé d'établir un beau idéal universel pour l'art qui reproduit ces formes extérieures, que pour ceux qui mettent en jeu les diverses affections d'âmes aussi différentes. »⁵ Face à la beauté, la sculpture et le dessin auront la tâche plus aisée que la musique ou la littérature.

Ce sont ces points que Charles Darwin sapera définitivement dans son *The Descent of Man* en 1871. Partant de la plasticité mentale et physique des êtres humains, il entend expliquer la différence anthropologique des races au moyen de la diversité des choix de partenaires. C'est un aspect essentiel de son principe de « sélection sexuelle ». Darwin insiste que l'idée de beauté diffère d'un peuple à l'autre. Si bien que les choix de partenaires, répétés

⁴ René Descartes, lettre à Chanut (6 juin 1647), *Œuvres complètes*, Éd. Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1953, p. 1277.

⁵ Stendhal, *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase*, in *Œuvres complètes*, Paris, Champion, 1913, t. III, p. 210.

de génération en génération, façonnent des anatomies et des caractères extrêmement divers. Chaque peuple a son propre style de beauté et nul ne s'accorde sur ce qui est beau.

Buffon pouvait noter crânement en 1749 : « Les Samoïèdes, les Zembliens, les Borandiens, les Lapons, les Groenlandais et les Sauvages du Nord au-dessus des Esquimaux, [...] se ressemblent par la forme, par la taille, par la couleur, par les mœurs, et même par la bizarrerie des coutumes ; celles d'offrir aux étrangers leurs femmes, et d'être fort flattés qu'on veuille bien en faire usage. »⁶ Le naturaliste de Montbard en tirait deux conséquences : d'une part ces hommes « connaissent leur propre difformité et la laideur de leurs femmes » et « ils trouvent apparemment moins laides celles que les étrangers n'ont pas dédaignées » ; d'autre part, ces copulations partagées établissent, mieux que tout autre critère, l'unité de l'espèce humaine quelle que soit les différences de formes.

Darwin paraît davantage sceptique quant à l'universalité des critères de beauté. Il cite Winwood Reade, un voyageur qui admet certes l'accord des peuples sur les individus les plus beaux, mais qui doute que les habitants d'Afrique de l'Ouest puissent préférer des beautés européennes. Reade observe que certains peuples africains abhorrent les yeux bleus, les nez trop longs et les lèvres trop minces⁷.

L'exemple le plus frappant de toute cette littérature dont le but est de faire éclater les canons universels de la beauté humaine est sans doute la figure d'une autre Vénus, stéatopyge celle-là. La « Vénus stéatopyge », littéralement, au fessier gras, intrigue les hommes européens au moins depuis le débarquement, en Angleterre en 1810, de Saartjie Baartman, qui fut alors exposée et exploitée sous le nom de « Vénus hottentote ». Sur ce sujet, Darwin rapporte le témoignage d'un certain Burton, selon lequel les hommes de Somalie choisissent leurs épouses en les alignant de dos, puis les considérant *a tergo*, choisissent celle dont le fessier paraît le plus proéminent⁸.

Ainsi, Darwin note non seulement les différences de standard dans l'appréciation du beau ; mais il en tire comme conséquence : qu'elles conduiraient à l'exagération de critères anatomiques. Darwin note sur ce point le caractère relatif de toute beauté. Non seulement tous les peuples ne seront pas sensibles à la Vénus de Milo et à l'Apollon du Belvédère, mais si ces figures étaient le patron sur lequel étaient formés toutes les femmes et tous les hommes, alors l'ennui naîtrait inévitablement : car ce qui nous importe plus que tout, note Darwin, est un étrange souci de la variété et une singulière passion pour l'exagération des caractères, conduits bien au-delà du type commun existant⁹. Ainsi, bien loin d'être une triste naturalisation intégrale de nos critères de beauté, l'approche darwinienne se prête tout

⁶ Buffon, *Variétés dans l'espèce humaine*, in *Histoire naturelle générale et particulière*, Paris, Imprimerie Royale, 1749, t. III, p. 377.

⁷ Darwin, *The Descent of man and selection in relation to sex*, 2^e édition, Londres, Murray, 1874, p. 582, citant Winwood Reade, *The African Sketch-Book*, Londres, Smith, 1873, t. II, p. 253.

⁸ Darwin, *The Descent of man*, 1874, p. 579.

⁹ Darwin, *The Descent of man*, 1874, p. 585.

autant à la lecture inverse : toute l'anatomie est plastique et soumise au caprice des choix de partenaires, si bien que les physiques peuvent être transformés à volonté, au fil des générations, en fonction des modes et des climats. Ce mécanisme finit par produire toute la diversité des usages et des statures humaines. Ce mécanisme même a produit les formes, parfois exagérément distinctes, des femelles et des mâles au sein de notre espèce. Ce qui peut paraître « naturel », est en réalité le produit de dispositifs culturels et parfois techniques, le fruit d'un patient modelage. Les choix de partenaires peuvent faire disparaître les poils, ou leur permettre de réapparaître au choix. Si l'on se moque en Europe des pieds raccourcis des femmes chinoises ou du coup allongé de certaines Birmanes, qu'en est-il de « l'ensellure », cette courbure de la colonne vertébrale au niveau lombaire qui fut l'un des traits les plus en vue du physique des cocottes à la mode dans le Paris de la Belle Époque ? La silhouette d'une Cléo de Mérode (1875-1966), qui servit de modèle pour la *Danseuse* d'Alexandre Falguières (1896), en donne un bon exemple. Ce qu'on appellera plus tard la « forme en sablier » (*the hourglass shape*) d'actrices telles que Jayne Mansfield ou Marilyn Monroe, n'est en rien l'anatomie caractéristique ou typique de « la Femme », mais l'objet d'une intense sélection artificielle, variable en fonction des goûts des messieurs. Une spécialité raffinée pour épicurien épuisé ; une monstruosité.

Le raisonnement darwinien nous fait naviguer dans les représentations du beau tout au cours de l'histoire de notre espèce. Il nous intéresse à la manière dont nos amours et nos préférences modèlent ce qui tient lieu, à une époque donnée, en un lieu donné, d'image-type du Beau Idéal Humain. S'il peut y avoir temporairement, convergence autour de certains modèles ou de certaines figures, ce principe d'unité et de ressemblance est en permanence compensé ou rééquilibré par un principe de divergence — chaque horde, chaque troupe, chaque famille, dotée d'habitudes de vie légèrement différentes, tend à se différencier également dans ses choix de partenaires et ses modèles de beauté.

Ce sentiment de la beauté qui traverse notre vie sexuelle, et la question plus générale des bases biologiques de l'esthétique, concerne également la manière dont nous jugeons notre descendance. Konrad Lorenz nota ainsi que la forme de nos animaux domestiques approchait étrangement la grandeur du crâne de nos bébés. Plus tard, Stephen Jay Gould remarqua que la tête de la souris Mickey avait elle-même subi un processus d'arrondissement : d'une forme allongée de rat repoussant, à la forme ronde qui suscite la sympathie et l'empathie. Le raisonnement naturaliste implicite consiste ici à supposer que nous avons été câblés par l'évolution pour trouver « mignonne » la tête de nos bébés. S'il y en aura toujours pour trouver les bébés humains laids et repoussants, l'argument darwinien consiste à penser que nous avons été au contraire forgés pour être émus devant le spectacle de notre progéniture (et de ce qui lui ressemble). Si l'on admet que nos préférences

esthétiques ont été forgées au cours de l'évolution, on peut s'étonner cependant des prolongements qu'elles trouvent dans notre vie culturelle... ou amoureuse.